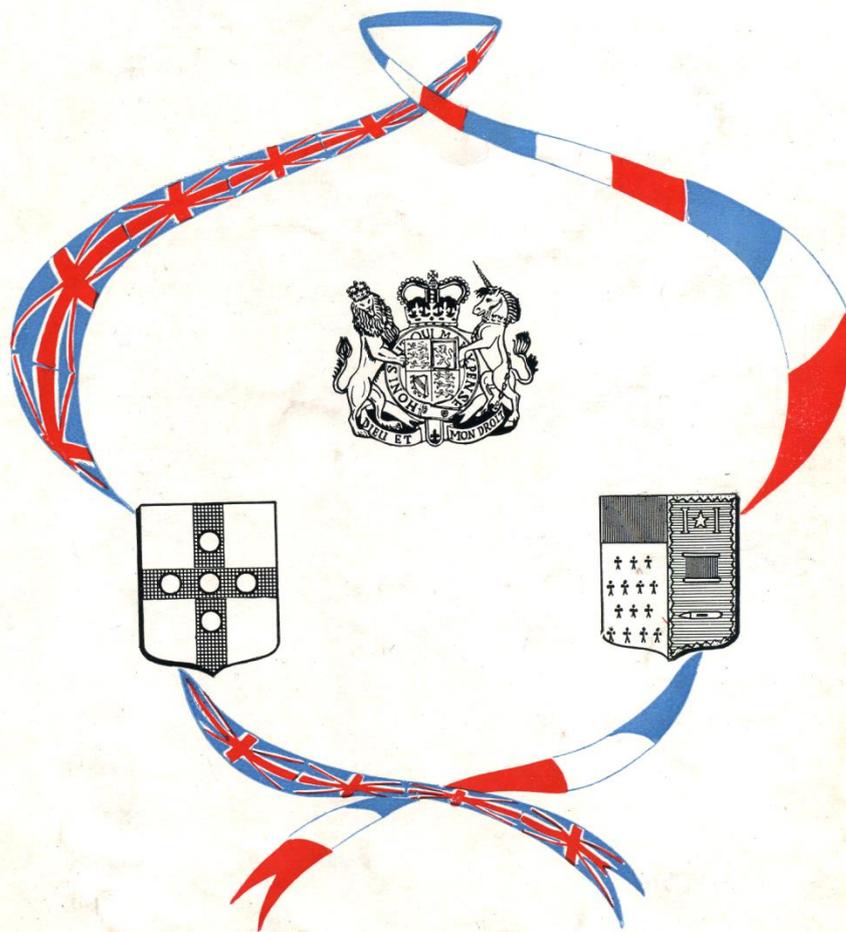


Le Nord Textile

· 11 AVRIL 1957 ·



*Numéro Spécial édité
à l'occasion de la visite
de Sa Majesté Elisabeth II*

En Stage à Roubaix

par M. G. PADGETT,
Ancien Stagiaire de Bradford

PARTIR de son pays n'est jamais beau. Surtout si celui qui s'en va fait son premier voyage dans un pays où la langue telle qu'on la parle, malgré des heures innombrables de travail scolaire, est pratiquement inconnue.

Voici donc un jeune Anglais, qui descend pour la première fois à Roubaix, tout à fait seul ; son but : d'apprendre cette langue qu'on lui parle tellement vite ; son destin : d'être stagiaire dans ces usines qui menacent de chaque côté ; et le moyen : une Bourse de la Chambre de Commerce de la ville « sœur » de Roubaix en Angleterre, Bradford.

Dans son petit cahier neuf, deux adresses sont inscrites : d'abord celle d'une pension de famille (qui assure ses clients qu'elle offre « tout confort moderne ») et puis celle d'une Société pour encourager les Stagiaires Etrangers — organisation qui cherche pour les stagiaires des introductions aux peignages, filatures et tissages de la région. —

Au début de son séjour, le jeune homme est un peu déçu. Il s'imaginait arriver dans le pays où tout le monde ne mange que des escargots, ne boit que le champagne, et s'intéresse surtout au cyclisme et à la femme. Pour le reste, croyait-il, le Français s'en fiche.

Mais Roubaix, constate l'Anglais de suite, est bien pareil à Bradford. On voit partout les usines, les pavés, la fumée et bien entendu les bureaux et les grandes voitures des « lainiers ». Au début, la pension ne lui plaît pas non plus. Le matin, au lieu des « bacon and eggs » de chez lui, il ne mange que de grandes tartines beurrées que les étudiants français de la pension trempent même dans le café — ce serait si « shocking » en Angleterre ! Tous les matins viennent les ouvriers de la route prendre un alcool avec le café — chose qui étonne celui d'un pays où l'on ne boit que quand l'Etat le permet, à midi et dans le soir. —

Pendant la journée, le jeune homme se met à travailler dans les diverses usines. Il ne comprend guère les blagues des trieurs au peignage, les explications de système de filature et les difficultés de fabriquer un tissu. Il sue à grosses gouttes dans l'apprêt (mais il sait déjà bien dire le mot de Cambronne) et il devient presque sourd au tissage. Pourtant, ayant pris lui-même un petit peu le goût français de l'alcool, il s'aperçoit un jour qu'il a fait un progrès formidable en français, et qu'il s'est bien habitué à sa vie nouvelle. On l'invite partout : prendre l'apéritif le soir chez l'un, manger le dimanche chez l'autre, jouer au football avec les compagnons de la pension qui ne demandent mieux en récompense que l'on leur vient en aide pour traduire le Shakespeare du devoir.

Ainsi, l'ancien « étranger » se rend compte que le Français aime bien montrer à son invité son pays, sa « petite maison », même sa façon de vivre chez lui telle qu'elle est — il veut rien cacher ni changer. —

Mais, dans le fond, qu'est-ce que c'est qu'apprendre une langue ? Aujourd'hui, grâce à la merveille du disque, on peut apprendre les paroles d'un autre pays sans sortir de chez soi. D'accord, on pourra ainsi bien savoir comment il faut commander un repas ou demander le prix d'une chambre, mais on ne pourra jamais apprécier le vrai esprit immuable de la France qui ne se trouve nulle part ailleurs, ni entrer dans cette ambiance qui est si réelle, émouvante et beaucoup plus importante quand on tâche de bien connaître un peuple.

Quand l'Anglais contemporain parle de son voisin Outre-Manche, celui-ci n'est plus le « mangeur de grenouilles » et pareillement le Français d'aujourd'hui a bien constaté que souvent John Bull porte autre chose qu'un bibi, le complet noir et la cravate rayée du Major Thompson.

Bien sûr, en dépit de grandes différences extérieures, les deux peuples se ressemblent tellement dans le fond en ce qui concerne un amour profond de la liberté et des droits de l'humanité. Malgré tout ce qui s'est passé dans l'histoire, les événements derniers ont démontré une entente fondamentale qui, espérons-le, restera toujours la même ; et, puisqu'elle a sa source dans une bonne intelligence comme celle qui existe entre deux amis intimes, on peut bien attendre qu'elle ne changera jamais.

Au commencement, j'ai dit que partir de son pays n'est pas beau, mais pour celui comme moi qui a eu l'occasion de connaître un autre « home », partir de la France c'est mourir un peu.

G. PADGETT.